

« Le Fleuve au coeur »

Lucie Robert

Numéro 21 (4), 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29082ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, L. (1981). Compte rendu de [« Le Fleuve au coeur »]. *Jeu*, (21), 203–204.

présentatif d'une activité qui le déborde largement. J'aimerais voir développer un certain nombre de problèmes abordés. Jean-Marc Larrue poursuit ses recherches sur le théâtre. J'attends la suite avec impatience.

lucie robert

«le fleuve au coeur»

Création collective de Danielle Bissonnette, Léo Munger et Manon Vallée, Montréal, Leméac, 1981, 115 p., collection Théâtre, n° 97.

Deux femmes se parlent. Voilà tout le sujet du *Fleuve au coeur*, création collective signée par trois comédiennes et metteuses en scène de Québec: Danielle Bissonnette, Léo Munger, Manon Vallée. On les connaît déjà pour avoir travaillé au Centre d'essai pour femmes de Québec, puis dans la Commune à Marie, collectif pour la promotion d'un théâtre consacré aux femmes. *Le Fleuve au coeur* est leur premier texte (au sens littéraire du terme). Elles nous l'offrent, vécu, corrigé, adapté pour le livre, presque quatre ans après sa mise en scène au café-théâtre le Hobbitt, rue Saint-Jean à Québec, le 12 octobre 1977. Elles nous l'offrent aussi avec amour, avec une préface de Claire Bonenfant et une présentation qui retrace le travail de gestation, d'écriture puis de représentation.

De quoi Lucie et Francine se parlent-elles? De leurs amours, d'abord. L'une et l'autre vivent avec un homme insouciant qui sans les mépriser, néglige leurs désirs, leurs sentiments, leur besoin d'affection. D'elles-mêmes ensuite, de leur travail, de leur corps, dans un rapport volontairement présenté comme ambigu, teinté de jalousie et d'amertume, un

rapport qui reste déterminé par la compétition. Elles sont là, en scène, dans la cuisine de Francine, à s'échanger des recettes de salades, des produits de maquillage, un peu ivres et se préparant à sortir. Une idée comme ça: aller draguer en ville pour oublier.

Elles pourraient tourner en rond longtemps dans la relation qu'elles partagent, revivant les mêmes problèmes, les effaçant de la même manière si un événement d'importance n'intervenait dans leur vie. La deuxième partie s'ouvre sur les mêmes mots que la première: « Oui, allô!... Quoi? Ah ben t'es pas sérieuse!... Ah ben... Franchement... Ben où est-ce que t'es là? ... Bon ben, viens-t'en tout d'suite à 'maison ... Oui, oui, traverse ... On va s'en jaser. Salut! » Mais le ton est différent. Lucie vient d'être violée. Par qui? On l'ignore. Cela n'a d'ailleurs que peu d'importance. À partir de là s'amorce une lente prise de conscience qui passe par une identification à d'autres



femmes qui, autrement peut-être, ont connu le même sort. Les comédiennes changent de rôle sur scène et deviennent tout à tour la secrétaire, violée dans son lit par un intrus¹ et qui, par la suite, s'est mutilée la poitrine qu'elle avait fort belle et à laquelle elle attribue son sort; Johanne Mercier, violée à l'âge de dix ans par son père et un ami qu'elle avait accompagnés à la chasse et qui, depuis, a décidé de vivre seule, indépendante après avoir choisi la stérilisation; tante Rita, enfin, femme « comblée », pour qui les rapports « conjugaux » sont la rançon de sa maison, de son auto,... de ses enfants. Elles miment également une femme, brisée par la peur, agressée par les regards, les gestes furtifs dans la foule et s'identifient à un moment donné à un homme jeune, qui se croit justifié d'abuser d'une femme après avoir tenté de la séduire pendant trois mois en lui offrant des repas et des alcools fins. Les amours de Jean-Marc et de Lucie ne survivront pas à cette prise de conscience. Elle a décidé de vivre.

Le sujet paraîtra certainement éculé à plusieurs même si, malgré l'impression qu'on en a, il n'est pas si souvent traité au théâtre. On peut aussi — avec raison — reprocher à la pièce de se complaire dans quelques idées reçues des attitudes typéfiées, des solutions insuffisantes (comme l'intégration des groupes de pression au Conseil du statut de la femme ou l'apprentissage du wendo) résultat d'une analyse trop peu ap-

profondie, d'une politique trop rapidement considérée. On regrette aussi le maintien du mythe qui veut que les violeurs proviennent soit de milieux défavorisés (le père de Johanne) soit de milieux petits-bourgeois conservateurs (Denis Chouinard ou le mari de tante Rita), excluant de fait les milieux intellectuels², progressistes ou très favorisés. Mais les auteurs rappellent à juste titre que *le Fleuve au coeur* est avant tout un acte théâtral qui a donc ses limites, son cadre, précisément celles et celui de la scène où il est représenté. Plutôt qu'un plaidoyer, elles ont cherché l'émotion, parfois l'humour, toujours la sincérité qu'on leur (re)connaissait.

lucie robert

1. C'est à peu près à l'époque de l'écriture de la pièce que plusieurs jeunes femmes habitant le quartier entourant l'université Laval ont déposé des plaintes pour viol et voyeurisme contre un individu non-identifié, s'étant introduit par effraction chez elles. Plus récemment, en 1980, d'autres femmes d'un autre quartier étudiant ont été les victimes d'un voyeur incendiaire. On ignore s'il ne s'agissait que d'une seule personne, mais l'une des victimes est morte, violée et brûlée. Périodiquement à Québec s'instaure un climat de peur, partagé collectivement, presque hystérique mais combien justifié, qui peut expliquer que c'est de Québec qu'est venue cette pièce.

2. Et pourtant, qui d'autre penserait s'attaquer aux étudiantes, dans leur milieu de travail ou dans leur quartier, spécifiquement?